

UNE VOYAGEUSE ENTRE DEUX MONDES: INÉS SUÁREZ (1510-1580) REVISITÉE PAR ISABEL ALLENDE

Vincent PARELLO

Université Montpellier III, France

Palabras clave: Inés Suárez, Isabel Allende.

Resumen: Más de cuatrocientos años después, el viaje de Inés Suárez no puede dejar de suscitar la admiración del entusiasta lector de libros de viajes y novelas históricas. Esta humilde costurera originaria de un pueblo de alrededor de Plasencia, en Extremadura, se convirtió, en efecto, dueña de Cuzco a la muerte de su primer marido, Juan de Málaga, y *conquistadora* y *encomendera* de Chile junto a su amante don Pedro de Valdivia y, a los cuarenta años, esposa del gobernador de Chile, Rodrigo de Quiroga. En Inés se combinan distintos arquetipos que representan facetas de la feminidad: mujer de mala vida, guerrera santa, mujer heroica, virgen tutelar y perfecta esposa en la tradición del Concilio de Trento. Si la Inés histórica conoció una gran ascensión social en las Indias, pasando a la posteridad por la gloria militar, la Inés de ficción mostrada por Isabel Allende es también ilustre por la gloria de las letras mediante el acceso a la condición de narradora y escritora.

Keywords: Inés Suárez, Isabel Allende.

Abstract: More than four hundred years after, the life of Inés Suárez still arouse the admiration of all lovers of historical novels and book travels. This humble

seamstress, who was born in a little village near Plasencia, Extremadura, became the actual owner of Cuzco after the death of her first husband, Juan de Málaga. After this, she was *conquistadora* and *encomendera* of Chile with her lover, don Pedro de Valdivia. At forty, she finally became the wife of Chile's governor Rodrigo de Quiroga. Inés Suárez is a combination of different archetypes of femininity: loose woman, holy warrior, protect virgin and perfect wife according to the Catholic Church. If historical Inés ascended the social ladder and is known for her military glory, the fictional Inés of Isabel Allende's novel is also illustrious in her condition of narrator and writer.

Mots clés : Inés Suárez, Isabel Allende.

Résumé : A plus de quatre cents ans de distance, le parcours d'Inés Suárez ne peut que susciter l'admiration du lecteur féru de récits de voyages et de romans historiques. Cette humble couturière originaire d'un village des alentours de Plasencia en Estrémadure devint, en effet, propriétaire à Cuzco à la mort de son premier mari Juan de Málaga, *conquistadora* et *encomendera* au Chili aux côtés de son amant don Pedro de Valdivia et, à quarante ans passés, épouse du gouverneur du Chili don Rodrigo de Quiroga. Chez Inés, se combinent divers archétypes qui représentent autant de facettes de la féminité ; elle fut, tour à tour, femme de mauvaise vie, sainte guerrière, femme héroïque, vierge tutélaire et parfaite épouse chrétienne dans la lignée du Concile de Trente. Si la Inés historique connut une formidable ascension sociale aux Indes, en passant à la postérité par la gloire des armes, la Inés fictive mise en scène par Isabel Allende s'illustra également par la gloire des lettres en accédant au statut de narratrice et d'écrivaine.

Inés Suárez, humble couturière d'Estrémadure devenue aux Indes la compagne du célèbre *conquistador* don Pedro de Valdivia, avec qui elle participa courageusement à la conquête du Chili, puis l'épouse de don Rodrigo de Quiroga, gouverneur de Santiago de la Nouvelle-Estrémadure, n'a jamais rédigé le récit de sa vie, mais elle a laissé en revanche de nombreuses «traces» éparées dans les archives espagnoles et américaines et de multiples «empreintes» dans la littérature et la mémoire collective du Chili, comme figure à la fois historique,

légendaire et mythique (Loach, 2011; Olivero, 2007; Santa Cruz, 1978; Nauman, 2000). A l'heure actuelle, des rues, des places, des parcs, des écoles, une station de radio, une source qu'elle découvrit miraculeusement dans le désert d'Atacama, etc., portent toujours son nom, un nom qui est étroitement associé à la fondation de la ville de Santiago en 1541. En 2007, à l'occasion de la présentation de son roman historique *Inés del alma mía* à Plasencia, la ville natale de la *conquistadora*, Isabel Allende déclarait que le destin de la protagoniste tendait à se confondre avec celui de la femme chilienne contemporaine qui, par son courage, sa ténacité et son souffle épique, était parvenue à combattre efficacement la dictature militaire du général Augusto Pinochet¹.

En dépit de son rôle de tout premier plan lors de la conquête et de la colonisation du Chili, l'historiographie a passé sous silence l'incroyable épopée d'Inés. C'est ce que fait remarquer Carlos Vega dans son étude consacrée aux femmes héroïques américaines (Vega, 2003). D'après lui, ces *conquistadoras* sont des femmes d'exception qui, par indifférence ou par injustice, ont été tristement écartées du panthéon des célébrités et reléguées dans la sépulture de l'oubli. Il faut dire que l'histoire a toujours été écrite par et pour les hommes, ce qui tend à minorer considérablement la participation des femmes dans les aventures guerrières et militaires.

I. DE LA CHRONIQUE AU ROMAN HISTORIQUE

Fort heureusement, les re-crétions biographiques basées sur l'histoire de la conquête et des *conquistadors* et les fictions romanesques en tout genre sont venues combler ce vide historiographique. Avec le

¹ *El Mundo*, 18/09/2007.

renouveau du roman historique latino-américain au cours de ces dernières années, plusieurs auteurs ont réexaminé et redéfini le passé du continent, en opposant au discours «absolutisant» en vigueur un contre-discours ancré dans l'espace du quotidien, soucieux de redonner la parole aux opprimés, aux marginaux, aux membres des minorités ethniques et aux femmes (Morales Piña, 2001).

C'est dans ce contexte particulier qu'il faut situer l'émergence de deux romans contemporains publiés à neuf ans d'intervalle: *Ay Mamá Inés* (1997) de Jorge Guzmán et *Inés del alma mía* (2006) d'Isabel Allende (Lorente-Murphy, 2009)². Ces ouvrages revendiquent ouvertement leur appartenance au roman historique et, plus précisément, leur lien de filiation étroit avec la chronique, genre historiographique qui fleurit sous les règnes de Charles Quint et de Philippe II. Cinq textes fondamentaux narrent, en effet, les épisodes de la conquête du Chili. En dehors du corpus épistolaire laissé par don Pedro de Valdivia qui comprend des *cartas de relación* écrites aux frères Pizarro, à l'empereur Charles Quint, au président du Conseil des Indes et au monarque Philippe II entre 1545 et 1552, on peut consulter avec profit l'œuvre poétique d'Alonso de Ercilla, *La Araucana*, dont la première partie a été publiée en 1578, ainsi que trois chroniques en prose qui s'échelonnent tout au long de la deuxième moitié du XVI^e siècle: la *Crónica y relación copiosa y verdadera de los reinos de Chile* de Jerónimo de Vivar, la *Historia de todas las cosas que han acaecido en el Reino de Chile y de los que han gobernado (1536-1575)* d'Alonso de Góngora Marmolejo et la

² La figure historique d'Inés Suárez apparaît déjà dans le *Compendio historial del descubrimiento y conquista del reino de Chile* de Melchor Jufre de Aguila publié en 1887.

Crónica del Reino de Chile de Pedro Mariño de Lobera³. Le récit de vie d'Inés conserve les traces de ces oeuvres qui se situent à la croisée de l'histoire et de la fiction, et se caractérisent par leur fort ancrage référentiel.

Par delà leur appartenance au genre du roman historique, bien des points cependant séparent les deux romans, que ce soit au niveau de la technique narrative ou du traitement du personnage. Dans un souci d'objectivité Jorge Guzmán a recours à la narration à la troisième personne et au genre biographique, tandis qu'Isabel Allende privilégie l'écriture à la première personne et le genre autobiographique, ce qui lui permet de s'identifier plus aisément à sa narratrice. On peut aller jusqu'à dire qu'il existe une communauté de destins entre les deux femmes, en dépit des nombreuses années qui les séparent (Allende, 2007). Par ailleurs, si la narration de Jorge Guzmán débute avec la rencontre au Pérou entre Inés et don Pedro de Valdivia, l'autobiographie d'Isabel Allende remonte à la naissance d'Inés et retrace ses années de jeunesse et de femme mariée en Espagne.

II. L'ETAPE ESPAGNOLE: INES SUAREZ OU LA MADELEINE PECHERESSE

Trois étapes principales jalonnent le parcours d'Inés: sa jeunesse espagnole à Plasencia et son voyage aux Indes; sa participation à la

³ Toutes ces chroniques sont accessibles à l'heure actuelle en version digitale. En marge de ces chroniques, l'on peut mentionner les ouvrages de seconde main cités par Isabel Allende à la fin de son roman —sur l'histoire générale du Chili, la conquête et les Indiens mapuches— pour accréditer la véracité historique du récit de vie d'Inés Suárez.

conquête du Chili; et sa vie de femme de gouverneur à Santiago. Son récit de voyage se présente, en premier lieu, comme un itinéraire géographique qui la conduit de Plasencia à Santiago de la Nouvelle-Estrémadure, en passant par Séville, Cadix, le Vénézuéla, le Panama, le Pérou et le Chili; en second lieu, comme un itinéraire amoureux ponctué par son mariage en Espagne avec Juan de Málaga, sa liaison extra-matrimoniale avec don Pedro de Valdivia et ses secondes noces au Chili avec don Rodrigo de Quiroga; et en dernier lieu, comme l'itinéraire d'ascension sociale d'une humble couturière d'Estrémadure qui, aux Indes, deviendra successivement *conquistadora*, *encomendera* et *gobernadora*. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, et comme nous aurons l'occasion de le voir, Inés s'est construite en tant que femme par et à travers les hommes.

Pour comprendre les motivations profondes de la narratrice-protagoniste, il convient de resituer son parcours dans son contexte historico-social et idéologique. Comme l'a mis en évidence Pierre Chaunu, l'Espagne de Charles Quint repose sur une tension dialectique qui est celle de l'ouverture et de la fermeture (Chaunu, 1973: 465-561). Au moment même où la couronne de Castille s'ouvre à l'échelle du monde avec la découverte, la conquête et la colonisation des territoires américains, elle tend singulièrement à se replier sur elle-même. C'est l'époque où se développent les statuts de pureté de sang qui, sous couvert d'orthodoxie et de religion, visaient à discriminer socialement les nouveaux-chrétiens, d'origine juive principalement, et à les évincer des offices publics, des bénéfices ecclésiastiques et des charges honorifiques. C'est l'époque où l'Espagne tourne le dos à la Réforme protestante, en ayant recours à la machine inquisitoriale pour lutter contre les divers mouvements spirituels de Pré-Réforme, tels que l'illuminationisme, l'érasmeisme et les mouvements mystiques hétérodoxes. C'est l'époque où l'Inquisition abandonne peu à peu la repression des nouveaux-chrétiens pour

surveiller les conduites déviantes des vieux-chrétiens accusés de superstition, de bigamie, de fornication, de sodomie, de sollicitation pendant l'acte de confession et de «propositions», à savoir des opinions erronées, blasphématoires et scandaleuses fleurant parfois l'hérésie luthérienne. En se mettant au service de la Contre-Réforme, l'Inquisition, instrument de contrôle idéologique au service de l'Etat, se lança, à partir des années 1530, dans une vaste campagne de «rechristianisation» dont l'objectif était d'imposer un nouveau modèle de discipline, du langage et de l'action. Cette «Espagne des refus» qui se met en place à l'époque de Charles Quint atteindra son apogée sous le règne de Philippe II, passé à la postérité comme le champion de la Contre-Réforme.

Cette fermeture idéologique s'accompagne en même temps d'une fermeture sociale (Maravall, 1989). La structure de la société espagnole est déterminée par une série d'oppositions entre les propriétaires et les non-propriétaires, les riches et les pauvres, les nobles et les roturiers et, en dernier lieu, entre les vieux et les nouveaux-chrétiens. A la différence des autres pays européens, la société espagnole fonctionne comme une société d'ordres avec ses trois états, une société de castes avec la distinction entre les chrétiens de vieille souche et les chrétiens récemment convertis, et une société de classes basée sur le statut économique des individus.

Dans cette société de type «castizo-estamental» (J. A. Gutiérrez Nieto), l'honneur joue un rôle clé dans les processus d'intégration et d'exclusion. Dans le discours des moralistes apparaissent trois notions de l'honneur qui revêt en espagnol tantôt la forme de la vertu (*honor*) tantôt celle de la réputation (*honra*) (Chauchadis, 1984). L'honneur-apparence, qui présuppose une relation du sujet vers l'autre, s'exprime à travers les richesses, le mode de vie, les vêtements, la nourriture, les loisirs, etc. L'honneur-récompense, qui présuppose la relation inverse, consiste en toute une série de

prix, de faveurs, de grâces, de titres honorifiques, etc. L'honneur-excellence, qui présuppose une relation de comparaison entre le sujet et l'autre, s'apparente aux qualités intrinsèques de l'individu, c'est-à-dire, la vertu, le courage, le lignage, la noblesse, etc. Ces trois catégories sont d'ailleurs étroitement liées, dans la mesure où la récompense rend possible l'apparence et l'apparence recherche la récompense, grâce à laquelle on acquiert l'excellence. En dehors du roi qui est la tête du corps social et qui dispense les honneurs (*fons honorum*), les membres de la noblesse sont les seuls à réunir l'apparence, la récompense et l'excellence. L'hidalgo vieux-chrétien s'impose ainsi comme l'archétype social par antonomase que chacun se doit d'imiter (Parello, 1999).

Loin d'être un concept abstrait, l'honneur fonctionne également comme une réalité sociale. Parmi les critères d'inclusion et d'exclusion, figurent le lignage, l'argent, la race, la foi et la réputation. Face aux groupes privilégiés, les groupes marginalisés sont ceux qui n'ont pas accès à l'honneur, en raison d'une discrimination de classe (pauvre vs riche), d'une discrimination d'ordre (roturier vs noble) ou d'une discrimination de caste (nouveau-chrétien vs vieux-chrétien).

Dans un tel contexte, quelle est la place dévolue à une femme comme Inés Suárez dans la Plasencia du XVI siècle?

En tant que *pechera*, elle ne peut guère prétendre accéder aux honneurs ni faire partie un jour de l'élite sociale. La seule noblesse dont elle puisse se targuer, c'est celle que lui confère sa condition de vieille-chrétienne, sésame qui lui permettra d'obtenir avec succès un certificat de pureté de sang (*información de limpieza de sangre*) et un certificat de bonnes moeurs pour embarquer aux Indes:

Para obtener mis papeles, dos testigos debieron dar fe de que yo no era de las personas prohibidas, ni mora ni judía, sino cristiana vieja. Amenacé al cura con denun-

ciar su concupiscencia ante el tribunal eclesiástico y así le arranqué un testimonio escrito de mi calidad moral. Con mis ahorros compré lo necesario para la travesía.... (Allende, 2006: 30).

Trois voies, en gros, s'offrent à Inés: rester célibataire pour s'occuper de son grand-père maternel, véritable *pater familias* exerçant un pouvoir sans faille au sein de la famille en l'absence du père biologique; devenir une femme mariée pour se retrouver sous la tutelle de son époux ou de sa belle-mère; ou embrasser la vocation religieuse en consacrant sa vie à Dieu.

Si sa généalogie n'est pas aussi infamante que celle de Lazarillo de Tormes, elle n'est pas non plus des plus reluisantes. Son grand-père maternel exerce à Plasencia le métier d'artisan ébéniste, activité considérée comme vile et mécanique et incompatible avec la noblesse, et sa mère se consacre au travail de la terre (*labradora*), une profession qui fait l'objet d'un mépris de la part des couches aristocratiques. Pour subvenir à ses propres besoins et à ceux de sa famille, Inés est obligée de travailler comme couturière et lavandière, de confectionner des pâtés qu'elle vend sur le marché et d'aider sa mère à accomplir les tâches ménagères, activités considérées alors comme typiquement féminines. Indépendamment de son niveau social, Inés jouit tout de même d'un honneur individuel, lié à ses qualités professionnelles et à l'opinion d'autrui. A titre d'exemple, Cristóbal de Villalón dans *El scholástico*, rend hommage à l'artisan consciencieux qui, en fournissant un travail parfait, tente de gagner la considération des autres: «cualquiera buen artifice procura pulir sus obras en toda perfección por ganar honra con los hombres» (Chauchadis, 1984: 182).

En marge des obstacles sociaux qui l'obligent à demeurer dans sa condition d'humble roturière, Inés incarne la femme de mauvaise

vie, la sorcière (*hechicera*) et l'épouse rebelle. Elle est, en quelque sorte, à l'image de la Madeleine pécheresse d'avant sa conversion en Sainte Marie-Madeleine.

Ces différents archétypes s'inscrivent dans un imaginaire de la femme perçue comme lascive, dévorante et mortifère, dont la *libido* met en péril la cohésion du corps social. C'est pendant la procession de la Semaine Sainte de 1526 qu'Inés parviendra à séduire le «pénitent» Juan de Málaga, son futur époux qui, transformé pour la circonstance en objet de désir, finira par mordre à l'hameçon et se brûler les ailes. Comme le mariage ne peut avoir lieu tout de suite, pour des raisons économiques inhérentes à la dot, les deux amants vivront pendant trois ans une joyeuse sexualité pré-matrimoniale, se rendant ainsi coupables de délit de simple fornication aux yeux des autorités ecclésiastiques et inquisitoriales (Redondo, 1986). Aux antipodes de la femme chaste et pure, dont la vertu réside exclusivement dans la virginité, Inés ne tardera pas à perdre ce bien précieux dans un bosquet au bord d'une rivière. En compagnie de Juan de Málaga, elle découvrira les joies du désir sensuel et de la jouissance féminine:

Juan juntó hojas para hacer un nido, se quitó el jubón, para que me sentara encima, y luego me enseñó sin prisa alguna las ceremonias del placer (...) Me quitó la blusa y la camisa y me lamió los senos; dijo que eran como duraznos, maduros y dulces, aunque a mí me parecían más bien ciruelas duras. Y siguió explorándome con la lengua hasta que creí morir de gusto y amor. Recuerdo que se tendió de espaldas sobre las hojas y me hizo montarlo, desnuda, húmeda de sudor y deseo, porque quiso que yo impusiera el ritmo de nuestra danza. Así, de a poco y como jugando, sin susto ni dolor, terminé con mi virginidad (Allende, 2006: 23).

A la femme lascive qui s'adonne sans retenue au péché de luxure, vient s'ajouter l'imaginaire négatif de la sorcière qui revêt, en milieu urbain, la figure de la *hechicera* (Caro Baroja, 1972). Inés a hérité de sa grand-mère et de sa mère des pratiques magiques et superstitieuses qui ne sont très souvent que la survivance de rites païens ancestraux, considérés par l'Église comme peu compatibles avec le dogme catholique officiel romain. A l'instar de la *Celestina* de Fernando de Rojas, Inés est une femme de mauvaise réputation, une mercenaire de l'amour qui pratique avec art la sorcellerie érotique. Elle a le don de contrôler sa propre fécondité en s'introduisant dans le vagin une éponge enduite de vinaigre, de trouver miraculeusement de l'eau, de guérir les malades avec des potions à base de plantes et d'animaux, de communiquer avec les esprits... Par ailleurs, elle pratique une religion de type populaire qui mélange le sacré et le profane, et l'amour qu'elle voue aux saints et à la Vierge Marie (*Virgen de los Socorros*) est un culte purement idolâtrique qui instaure une communication directe avec les forces surnaturelles, par delà la médiation de l'institution ecclésiastique (Redondo, 1986: 339-352).

Loin d'améliorer sa condition sociale, le mariage qu'Inés va contracter en 1529 avec Juan de Málaga, ne lui attirera que des désagréments. Il se trouve que son mari est un fieffé coquin, un *pícaro* qui gaspille les maigres économies du ménage par une fréquentation assidue des tavernes et des *mancebías*. Si Inés endure avec patience sa condition de femme bafouée, elle refuse cependant de subir les violences conjugales dont sont victimes la plupart des femmes de son époque. Perpétuant en cela une longue tradition familiale, elle se transforme en une véritable matrone qui n'hésite pas à asséner un grand coup de poêle sur la tête de son mari:

Al final, casi no le hablaba, y él lo hacía sólo a gritos, pero no se atrevía a golpearme, porque en la única ocasión en

que me levantó el puño le di con una sartén de hierro en la cabeza, tal como había hecho mi abuela con mi abuelo y después mi madre con mi padre. Dicen que por este sartenazo mi padre se fue de nuestro lado y nunca más lo vimos (Allende, 2006: 26).

Pour couronner le tout, Inés vit un drame intime qui est celui de la stérilité. Dans une société où la fonction reproductrice de la femme fait l'objet d'une incroyable exaltation, la femme stérile ne peut être perçue que négativement. A la femme *preñada* parée de toutes les vertus, s'oppose la *manera* affublée de tous les vices, dont Covarrubias nous donne la définition suivante: «La muger que, aunque es moça, no concibe, por cierto vicio de la matriz, que con la boca della, como con la mano desvía la simiente del varón» (Covarrubias, 1611).

III. L'ETAPE AMERICAINE: INES SUAREZ OU LA SAINTE GUERRIERE

Les discours de Juan de Málaga qui rêvait de se mettre en quête du mythique Eldorado, les témoignages des *conquistadors* de retour en Estrémadure, le récit des chroniques relatant les prouesses héroïques de Christophe Colomb, Ferdinand Magellan, Amerigo Vespucci, Hernán Cortés..., firent naître en Inés un désir de se rendre dans ces terres du Nouveau Monde où il était encore possible d'infléchir son destin et de renaître à une nouvelle vie. Contrairement à l'Espagne où l'existence des individus était déterminée positivement ou négativement à la naissance, selon que l'on fût hidalgo ou *pechero*, riche ou pauvre, vieux ou nouveau-chrétien, les Indes offraient à des personnes d'humble extraction la possibilité de s'élever très rapidement dans la hiérarchie sociale et d'acquérir

facilement des honneurs. C'est ce qu'exprime Inés au début de son autobiographie, lorsqu'elle évoque le cas de Francisco Pizarro, ce fils bâtard, porcher en Estrémadure devenu marquis et gouverneur du Pérou, ou lorsqu'elle contemple à quarante ans de distance sa propre ascension sociale:

Así son las ironías de este mundo nuevo de las Indias, donde no rigen las leyes de la tradición y todo es revolutura: santos y pecadores, blancos, negros, pardos, indios, mestizos, nobles y gañanes. Cualquiera puede hallarse en cadenas, marcado con un hierro al rojo, y que al día siguiente la fortuna, con un revés, lo eleve. He vivido más de cuarenta años en el Nuevo Mundo y todavía no me acostumbro al desorden, aunque yo misma me he beneficiado de él; si me hubiese quedado en mi pueblo natal, hoy sería una anciana pobre y ciega de tanto hacer encaje a la luz de un candil. Allá sería la Inés, costurera de la calle del Acueducto. Aquí soy doña Inés Suárez, señora muy principal, viuda del excelentísimo gobernador don Rodrigo de Quiroga, conquistadora y fundadora del Reino de Chile (Allende, 2006: 14).

Comme d'autres femmes de son temps (Martin, 1983)⁴, Inés partit aux Indes en 1537 pour se mettre en quête d'un mari disparu, mais également pour fuir une vie devenue incroyablement monotone et

⁴ Cet auteur explique que les premières femmes à arriver au Pérou furent Isabel Rodríguez la Conquistadora et Beatriz la Morisca, deux célibataires qui suivirent les soldats de Pizarro. Vers 1540, il y avait environ 300 femmes au Pérou, soit une proportion d'une femme pour huit hommes espagnols.

routinière, et pour échapper aux contraintes que la société faisait peser sur les «viudas de Indias» qui devaient renoncer à toute vie sociale, se soumettre à l'autorité de leur famille, de leur confesseur et des autorités locales. Comme la législation interdisait aux femmes de voyager seules, pour des questions de morale et de sécurité, elle quitta Plasencia en compagnie de Constanza, la fille de sa soeur Asunción. Après avoir obtenu leur licence royale, la tante et la nièce se rendirent, dans un premier temps, à Séville où se trouvait la *Casa de Contratación* et, ensuite, à Cadix où elles embarquèrent à bord d'un navire piloté par Manuel Martín. Au terme d'un périple maritime qui dura plus de trois mois et au cours duquel Inés dut affronter la peur de l'océan, le péril des attaques des corsaires de La Rochelle, le manque de nourriture et les avances pressantes du marin Sebastián Romero, les deux femmes débarquèrent sur les côtes du Vénézuéla à l'hiver 1537. L'année suivante, Inés entreprit toute seule un voyage par voie de terre jusqu'au Panama, avant d'embarquer en bateau pour le Pérou. A Cuzco, elle apprit que son mari avait été tué lors de la bataille de Las Salinas (6 avril 1538), conflit qui s'inscrit dans le contexte de la guerre civile entre pizarristes et almagristes. En récompense des bons et loyaux services rendus par Juan de Málaga, Inés obtint de la part du vice-roi du Pérou la permission de s'installer à Cuzco dans une maison cédée par le conseil municipal et de disposer d'une domesticité indigène. Elle qui avait toujours été au service des autres en Espagne, se retrouvait à son tour dans le rôle de propriétaire et de maîtresse, accédant pour la première fois à l'honneur-récompense et à l'honneur-apparence:

Me instalé en el Cuzco, en la casa que me dejó el ayuntamiento por instrucciones del marqués gobernador Pizarro. Era modesta, pero decente, con tres habitaciones y un patio, bien situada en el centro de la ciudad (...) También me

asignaron tres indias de servicio, dos jóvenes y una de más edad qua había adoptado el nombre cristiano de Catalina y llegaría a ser mi mejor amiga (Allende, 2006: 106).

Le destin d'Inés bascula littéralement en 1539 lorsqu'elle fit la rencontre au Pérou de don Pedro de Valdivia dont elle devint la compagne et avec qui elle participa héroïquement à la conquête du Chili. Son autobiographie cède ainsi la place à une biographie héroïque qui retrace la brillante carrière militaire du célèbre *conquistador* depuis sa naissance en 1500 jusqu'à sa mort en 1553 (Del Campo, 1961; Majó Framis, 2001). Originaire d'Estrémadure, don Pedro de Valdivia appartenait à une famille d'hidalgos de la Montagne de Santander, région considérée alors comme le berceau de l'*hidalguía* universelle. Il débuta sa carrière en tant que soldat lors des *Comunidades* de Castille, et participa par la suite aux campagnes de Flandres et d'Italie dans les *tercios* de Charles Quint, s'illustrant plus particulièrement lors de la bataille de Pavie en 1525 et le sac de Rome en 1527 aux côtés de don Francisco de Aguirre. En 1535, il embarqua pour le Nouveau Monde laissant en Espagne sa femme doña Marina Ortiz de Gaete qu'il avait épousée neuf ans plus tôt. Nommé lieutenant gouverneur par Francisco Pizarro, il se retrouva à la tête de l'expédition de la conquête du Chili à partir de 1540, fondant successivement les villes de Santiago (1541), de San Bartolomé de la Serena (1544), de Concepción (1552) et de Valdivia (1552). En 1541, il fut élu par ses compagnons d'armes, réunis en chapitre pour l'occasion, gouverneur et capitaine général du royaume du Chili. A la fin de sa vie, il entreprit la conquête de la partie méridionale du royaume où il trouva la mort en 1553 lors de la bataille de Tucapel, qui fait partie de ce que l'on appelle la guerre des Auracans.

L'autobiographie dresse un portrait ambivalent d'Inés: d'une part, l'image négative de la concubine ou, plus exactement, de celle

qui s'est rendue complice de délit d'adultère; d'autre part, l'image positive de la sainte guerrière qui a défendu avec ardeur la ville de Santiago contre les Indiens mapuches.

Au contact de don Pedro de Valdivia, Inés s'est masculinisé tandis que celui-ci s'est féminisé. Comme dans le mythe des Amazones, Inés a usurpé la toute-puissance masculine en anéantissant symboliquement la virilité de son amant, et comme dans le mythe d'Hermaphrodite elle a introduit une certaine dose d'androgynie dans l'univers masculin de la conquête. Cette inversion et ce cumul des fonctions sexuelles masculine et féminine ne pouvaient être considérés que comme un compromis catastrophique, voire monstrueux, dans une société où chacun des deux sexes avait une place bien définie:

A menudo se dijo que yo tenía a Pedro hechizado con los encantamientos de bruja y pociones afrodisíacas, que lo atontaba en la cama con aberraciones de turca, le absorbía la potencia, le anulaba la voluntad y, en buenas cuentas, hacía lo que me daba la gana con él. (...) No era hombre de pedir consejo abiertamente y menos a una mujer, pero en la intimidación conmigo se quedaba callado, paseándose por el cuarto, hasta que yo atinaba a ofrecer mi opinión (Allende, 2006: 159).

Inés, l'unique femme espagnole à participer à l'expédition de don Pedro de Valdivia, joua ainsi un rôle de tout premier plan dans la conquête du Chili. Grâce à ses dons de sourcière, elle put trouver de l'eau dans le désert d'Atacama, réputé pour être l'un des plus arides au monde. Grâce à ses talents de guérisseuse, et avec l'aide précieuse de sa servante quechua Catalina qui connaissait parfaitement la pharmacopée américaine, elle parvint à guérir les Indiens *yanacomas* et les Espagnols atteints de maladies ou blessés par les guerriers

mapuches. Grâce à ses contacts avec Cecilia, l'épouse quechua du conquistador Juan Gómez, elle réussit à plusieurs reprises à déjouer les complots ourdis par don Pedro Sánchez de la Hoz⁵ contre don Pedro de Valdivia et ses hommes. Finalement, grâce à ses talents de couturière et d'intendante, elle assura la réparation des vêtements et le ravitaillement en nourriture des membres de l'expédition.

Cela dit, Inés est passée à la postérité par sa défense de la ville de Santiago le 11 septembre 1541. En marge du récit autobiographique, le paratexte du roman propose une représentation iconique de la protagoniste à travers la copie en noir et blanc de *Inés de Suárez, en defensa de Santiago*, huile sur toile réalisée par Manuel Ortega en 1897 (Allende, 2006: 9). Cette scène épique montre l'héroïne dans une attitude offensive, debout sur les murailles de la ville de Santiago, entourée d'officiers et de soldats espagnols. Si Inés y est représentée comme une femme forte, virile, habillée en soldat et brandissant l'épée, elle n'en conserve pas moins des traits typiquement féminins, comme ses longs cheveux déliés et sa poitrine que son habit moulant se charge de mettre en valeur. En l'absence de don Pedro de Valdivia parti réprimer une rébellion indigène dans le nord du royaume, Inés s'improvisa guerrière héroïque en luttant avec acharnement contre les troupes indigènes de Michimalonko⁶. Pour mettre en fuite les adversaires, numériquement plus nombreux, elle n'hésita pas à couper les têtes des sept *caciques* prisonniers et

⁵ Pedro Sánchez de la Hoz était le secrétaire de Francisco Pizarro. Il s'associa, dans un premier temps, avec don Pedro de Valdivia pour la conquête du Chili, avant de se brouiller définitivement avec lui.

⁶ A bien des égards, Inés apparaît comme la version féminine du Santiago matamoros (ou mataindios), du Cid Campeador ou de Jeanne d'Arc... avec la virginité en moins!

à les lancer par dessus les murailles de la cité, ce qui eut un effet radical sur le moral des soldats indiens:

Y entonces enarbolé la pesada espada a dos manos y la descargué con la fuerza del odio sobre el cacique que tenía más cerca, cercenándole el cuello de un solo tajo (...) El hecho es que en cuestión de minutos había siete cabezas por tierra. Que Dios me perdone. Cogí una por los pelos, salí a la plaza a trancos de gigante, me subí en los sacos de arena de la barricada y lancé mi horrendo trofeo por los aires con una fuerza descomunal, y un pavoroso grito de triunfo, que subió desde el fondo de la tierra, me atravesó entera y escapó vibrando como un trueno de mi pecho (...) Antes de que hubiese lanzado la última cabeza, una extraña quietud cayó sobre la plaza, el tiempo se detuvo, el humo se despejó y vimos que los indios, mudos, des-pavoridos, empezaban a retroceder, uno, dos, tres pasos, luego empujándose, salían a la carrera y se alejaban por las mismas calles que ya tenían tomadas (Allende, 2006: 235).

Don Pedro de Valdivia, fier de la prouesse guerrière d'Inés, tint à la gratifier d'une *encomienda*, privilège qui était alors réservé aux hommes de la noblesse (Allende, 2006: 242). L'*encomienda* était la version américaine de la seigneurie féodale telle qu'on la connaissait en Europe. A travers cette institution légalisée par les lois de Burgos de 1512, les colons espagnols pouvaient exploiter les richesses du sol américain grâce à la main-d'oeuvre des Indiens et des esclaves noirs et développer l'élevage des bovins importés de métropole, qui fournissait à l'Espagne de la viande séchée pour les convois et des cuirs d'une excellente qualité. Inés se vit ainsi attribuer d'immenses parcelles de terre dont elle percevait des rentes substantielles. En

dehors de l'exploitation économique de ses domaines, il lui incombait d'assurer la protection de ses vassaux indiens et de les éduquer dans la foi chrétienne. Désormais, Inés n'eut plus à exercer d'offices vils et mécaniques; elle put mener un train de vie aristocratique, vivre de ses rentes comme n'importe quel seigneur. Pouvoir économique et pouvoir honorifique se conjuguèrent ainsi harmonieusement en sa personne.

Si la geste héroïque d'Inés est un événement historique dont on possède des preuves documentaires, elle s'inscrit également dans toute une tradition littéraire hispanique qui puise dans le folklore et la mythologie et qui remonte aux «falsos cronicones» du Moyen Age élaborés aux XVIe et XVIIe siècles. Des récits de fondation, de reconquête, de victoire contre un envahisseur étranger, mettent en scène une mythologie que l'on pourrait qualifier de féminine, laïque, héroïque et urbaine, à la suite de François Delpech. Comme l'a mis en évidence cet auteur, une même matrice narrative, que l'on peut appliquer par analogie au récit d'Inés, sert de cadre à l'ensemble de ces récits:

Selon le schéma, relativement constant de cette matrice narrative, une ville, une province ou une tribu sont gravement menacées par une agression extérieure. Agression d'autant plus dangereuse que, pour une raison quelconque, la plupart des hommes sont absents ou déficients. La communauté est cependant sauvée par une intervention inattendue des femmes qui, spontanément ou à l'instigation d'une meneuse, prennent collectivement les choses en main, remplacent, ou aident efficacement, le groupe masculin, et finalement mettent l'ennemi en déroute. Directe ou non, l'initiative féminine comporte généralement un stratagème, le plus souvent un travestissement, qui déconcerte l'agresseur, et

elle déclenche occasionnellement l'intervention d'un acteur surnaturel qui vient compléter ou encadrer le dispositif guerrier. Enfin l'exploit est ultérieurement commémoré par des rituels, monuments et privilèges, souvent des prérogatives symboliques octroyées aux femmes, récompensées pour avoir sauvé la communauté, dont l'espace et le temps porteront désormais la marque de cet événement originaire (Delpech, 1994: 27).

IV. L'INSTALLATION A SANTIAGO: INES SUAREZ OU LA PARFAITE EPOUSE CHRETIENNE

En 1548, un édit du vice-roi du Pérou, don Pedro de la Gasca, interdisait la relation illicite entre Inés et don Pedro de Valdivia. Celui-ci était marié en Espagne avec doña Marina Ortiz de Gaete et ses fonctions politiques de gouverneur s'avéraient dorénavant incompatibles avec sa vie d'époux adultère. Comme l'exigeaient la législation royale et les règles ecclésiastiques, le *conquistador* avait l'obligation de faire venir sa femme d'Espagne et de reconstituer au Chili une famille exemplaire régie par les lois de l'amour et de la *policía cristiana*. Dans le prologue du Concile de Latran de 1215 et de la réflexion menée par l'Eglise à la fin du Moyen Age et au début de l'époque moderne, la session XXIV du 11 novembre 1563 du Concile de Trente vint rappeler le caractère sacré, indissoluble et monogamique du mariage (Gaudemet, 1987). Par le biais de ce sacrement, il s'agissait de remédier à la concupiscence et de favoriser la génération, la transmission du sang et du patrimoine.

Après avoir vécu une passion charnelle en Espagne avec Juan de Málaga, connu l'amour du «corps et de l'âme» avec son amant *conquistador*, Inés dut se résoudre à devenir une «parfaite épouse chrétienne» en se mariant avec don Rodrigo de Quiroga. La bénédic-

tion nuptiale, célébrée par le père Rodrigo González de Marmolejo, eut lieu en 1549 dans la future cathédrale de Santiago:

El padre González de Marmolejo nos casó en lo que hoy es catedral, pero entonces era la iglesia en construcción, con asistencia de mucha gente, blancos, negros, indios y mestizos (...) La boda fue con misa cantada y después ofrecimos una merienda con platos de mi especialidad, empanadas, cazuela de ave, pastel de maíz, papas rellenas, frijoles con ají, cordero y cabrito asado, verduras de mi chacra y los variados postres que pensaba preparar para la llegada de Pedro de Valdivia (Allende, 2006: 297).

Autant l'on peut affirmer que la conquête fut une période de désordre social et amoureux, autant la période de colonisation peut être considérée comme une période de stabilisation sociale et familiale:

...con el paso del tiempo la sociedad americana adquiría cada vez más las características y las convenciones de la sociedad europea. Parece que la creciente influencia social del concepto de la honra, especialmente la creencia de la mujer como repositorio de la honra familiar, coincidía con la estabilización de la sociedad colonial. Mientras los roles genéricos seguían conformándose a los roles que ya existían en las sociedades europeas, las mujeres coloniales, especialmente en las clases más altas, experimentaban las restricciones sociales abogadas por el gobierno y la iglesia católica romana (...) Eventualmente, si una mujer intentara ejercer tanta libertad o tanto poder como un hombre, se la consideraría una acción que amenazaría la estabilidad social de la comunidad cada vez más patriarcal. Por lo tanto,

con más limitaciones sociales, las mujeres se hallaban más restringidas en el ejército público de influencia o poder, aunque lograban ejercer influencia por otros medios como sus actividades caritativas y sus declaraciones de último testamento (Loach, 2011: 89).

Dans le sillage du Concile de Trente (1545-1563), la monarchie confessionnelle de Philippe II se lança dans un gigantesque projet culturel qui impliquait une transformation radicale des indigènes du Nouveau Monde, considérés tantôt comme des créatures barbares tantôt comme des enfants qu'il fallait éduquer (Baudot, 1981; Chaunu, 1969). La construction d'un nouveau sujet colonial passait par une politique d'acculturation civique, morale et religieuse, légitimée par les théories d'Aristote sur l'esclavage naturel et le concept de guerre juste prôné par saint Augustin (Méchoulan, 1979: 27-53). Les Indiens devaient embrasser la foi chrétienne, baptiser les enfants peu de temps après leur naissance, aller à l'église les dimanches et jours de fêtes pour rendre grâce à Dieu, vénérer les lieux saints, les croix et les images, s'abstenir de pratiquer l'idôlatrie en public et en privé, renoncer à l'anthropophagie, à la polygamie et à l'inceste en contractant des mariages monogames qui tenaient compte du degré de consanguinité et des affinités, manger et s'habiller à la manière espagnole en se couvrant les parties honteuses, vivre dans des villages organisés et dans de véritables maisons, respecter la propriété, s'habituer au travail pour gagner leur propre subsistance, éviter les guerres, les inimitiés et toute sorte d'agression avec des armes. En d'autres termes, il fallait que l'existence de l'Indien soit à la fois conforme aux préceptes naturels de la *policia humana* et aux préceptes religieux de la *policia cristiana*.

Cette entreprise d'acculturation allait de pair avec une campagne de «rechristianisation» des Espagnols dont la conduite laissait fort

à désirer (Baudot, 1981: 236-273). A plusieurs reprises, Inés fait allusion à l'existence dépravée de ces colons qui vivaient en marge de la loi du Christ. C'est le cas des soldats qui n'hésitaient pas à violer les femmes indigènes au cours des combats (Allende, 2006: 42), du porte-enseigne Núñez qui s'était constitué un véritable harem de concubines (Allende, 2006: 95), de don Pedro de Aguirre qui pratiquait allègrement le droit de cuissage (Allende, 2006: 161), de Rodrigo González de Marmolejo qui, bien qu'ecclésiastique, avait un penchant très prononcé pour la chair (Allende, 2006: 190), ou encore de don Pedro de Valdivia qui finit sa vie en compagnie de deux prostituées espagnoles (Allende, 2006: 320). Pour extirper les pratiques idolâtriques des indigènes et lutter contre les comportements déviants des Espagnols, Philippe II introduisit l'Inquisition dans les territoires américains, à Lima en 1569 et à Mexico en 1571. En marge de la répression du luthéranisme, du judaïsme et du mahométisme, le tribunal de la foi veilla au maintien de l'orthodoxie, imposa une nouvelle morale sexuelle et contrôla rigoureusement la chasteté des ecclésiastiques.

Aux côtés de don Rodrigo de Quiroga, nommé gouverneur et capitaine général du Chili, Inés s'illustra en tant que parfaite épouse chrétienne et héroïne matronale. Même si l'état de mariage était considéré comme inférieur à l'état d'ecclésiastique ou de religieux, nombre d'humanistes voyaient en lui une possibilité de sanctification (Milhou-Roudié, 1995). Telle était la position d'Erasmus qui lui vouait une profonde sympathie et qui, par l'exaltation de l'affection conjugale essaya «de hausser le septième mystère au rang de premier sacrement dans l'ordre chronologique et spirituel, d'en faire un second baptême» (Telle, 1954: 421). Inés vécut dans l'harmonie et la concorde avec son mari, allant jusqu'à être sa confidente et sa conseillère dans certaines affaires touchant au gouvernement du royaume. Elle lui voua une fidélité exemplaire de son vivant, observa

à sa mort un deuil rigoureux et veilla au salut de son âme en faisant dire des messes pour sa mémoire. Même si elle ne put lui donner d'enfants, en raison de son âge et de son problème de stérilité, elle se chargea de l'éducation de sa fille Isabel qu'elle éleva comme s'il s'agissait de son propre enfant. Sur le modèle de Jésus, Marie et Joseph, elle réussit à recréer une parfaite Sainte Famille terrestre (Civil, 1995). Bonne épouse, bonne mère et bonne éducatrice, Inés fut également une excellente intendante de maison. Elle s'acquittait avec zèle de toutes les tâches ménagères et gérait son foyer comme une véritable «république», en administrant, économisant ou faisant fructifier les biens du ménage et de son *encomienda*.

Par ailleurs, en tant que *gobernadora* Inés intervint indirectement dans les affaires de la cité, en venant en aide aux pauvres, en rendant visite aux malades dans les hôpitaux, en s'occupant des orphelins, en dotant des couvents et des chapelles, etc. Dans la plus pure idéologie tridentine, elle multiplia les oeuvres pieuses et charitables et mit en pratique les vertus cardinales et théologiques. A l'image de la *Virgen de los Socorros* qu'elle avait tant adorée depuis son enfance, elle se transforma en une espèce de mère universelle, de vierge tutélaire qui se souciait du bien commun des habitants de la ville, conçue comme le lieu idéal où la civilisation pouvait se développer harmonieusement en marge de l'idolâtrie et de la barbarie (Allende, 2006: 194 et 263).

A plus de quatre cents ans de distance, le parcours d'Inés Suárez ne peut que susciter l'admiration du lecteur féru de récits de voyages et de romans historiques. Cette humble couturière originaire d'un village des alentours de Plasencia en Estrémadure devint, en effet, propriétaire à Cuzco à la mort de son premier mari Juan de Málaga, *conquistadora* et *encomendera* au Chili aux côtés de son amant don Pedro de Valdivia et, à quarante ans passés, épouse du gouverneur du Chili don Rodrigo de Quiroga. Chez Inés, se combinent divers

archétypes qui représentent autant de facettes de la féminité; elle fut, tour à tour, femme de mauvaise vie, sainte guerrière, femme héroïque, vierge tutélaire et parfaite épouse chrétienne dans la lignée du Concile de Trente.

Si la Inés historique connut une formidable ascension sociale aux Indes, en passant à la postérité par la gloire des armes, la Inés fictive mise en scène par Isabel Allende s'illustra également par la gloire des lettres en accédant au statut de narratrice et d'écrivaine. Forte d'une culture populaire qu'elle avait acquise dans sa jeunesse en Espagne, de la culture savante que lui avaient inculquée au Chili don Pedro de Valdivia et don Rodrigo de Quiroga, et de la culture indigène, fruit de sa propre expérience et de ses solidarités féminines avec Catalina, Cecilia et Isabel, Inés put entreprendre de faire le récit de sa vie et écrire, à la veille de sa mort, les «Crónicas de Doña Inés Suárez, entregadas a la iglesia de los Dominicos, para su conservación y resguardo, por su hija Doña Isabel de Quiroga, en el mes de diciembre del año 1580 de Nuestro Señor»⁷.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ALLENDE, I. (2007), *La suma de los días*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana.

⁷ Chez Isabel Allende le processus d'historicisation va beaucoup plus loin que chez Jorge Guzmán, car le récit autobiographique se donne à lire comme une fiction historique et une preuve documentaire, l'église des Dominicains faisant office d'archives privées où le témoignage d'Inés Suárez a été recueilli par écrit et déposé. Son récit de vie tient à la fois de l'autobiographie picaresque et de l'autobiographie spirituelle, dans la mesure où elle écrit à la demande de son directeur de conscience, l'évêque de Santiago don Rodrigo González de Marmolejo.

- BAUDOT, G. (1981), *L'Amérique espagnole de Philippe II*, Paris, Hachette, 1981.
- CARO BAROJA, J. (1972), *Les sorcières et leur monde*, Paris, Gallimard.
- CHAUCHADIS, C. (1984), *Honneur, morale et société dans l'Espagne de Philippe II*, Paris, CNRS.
- CHAUNU, P. (1973), *L'Espagne de Charles Quint*, Paris, SEDES.
- (1981), *Conquête et exploitation des nouveaux mondes (XVI^e siècle)*, Paris, PUF.
- CIVIL, P. (1995), «Le modèle du ménage heureux: l'image de Saint Joseph en Espagne à la charnière des XVI^e et XVII^e siècles», in Augustin Redondo (éd.), *Relations entre hommes et femmes en Espagne aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 21-34.
- COVARRUBIAS, S. (1987), *Tesoro de la lengua castellana (1611)*, Martín de Riquer (éd.), Barcelone, Ed. Alta Fulla.
- DEL CAMPO, S. (1961), *Pedro de Valdivia, capitán conquistado*, Madrid, Instituto de Cultura Hispánica.
- DELPECH, F. (1994), «De l'héroïsme féminin dans quelques légendes de l'Espagne du Siècle d'Or. Ebauche pour une mythologie matronale», in Augustin Redondo (éd.), *Images de la femme en Espagne aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- GAUDEMET, J. (1987), *Le mariage en Occident*, Paris, Cerf.
- LOACH, B. (2011) «Inés Suárez: viajera en el camino de la tenacidad», in Sara Beatriz Guardia (éd.), *Viajeras entre dos mundos*, Lima, CEMHAL, p. 81-97.
- LORENTE-MURPHY, S. (2009), «Dos aproximaciones a la figura histórica de Inés Suárez: Jorge Guzmán e Isabel Allende», *Revista de crítica literaria y de cultura*, n° 21. Texte en version digitale.

- MAJO FRAMIS, R. (2001), *Los últimos conquistadores*, Madrid, Aguilar.
- MARAVALL, J. A. (1989), *Poder, honor y élites en el siglo XVII*, Madrid, Siglo XXI.
- MARTIN, L. (1983), *Daughters of the Conquistadores. Women of the Viceroyalty of Perú*, Dallas, University Press.
- MECHOULAN, H. (1979), *Le sang de Dieu ou l'honneur de Dieu. Indiens, juifs et morisques au Siècle d'Or*, Paris, Fayard.
- MILHOU-ROUDIE, A. (1995), «De la concorde à l'amour conjugal: les humanistes espagnols et le septième sacrement», in Augustin Redondo (éd.), *Relations entre hommes et femmes en Espagne aux XVIe et XVIIe siècles*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 11-19.
- MORALES PINA, E. (2001), «Brevisima relación de la nueva novela histórica en Chile», *Notas Históricas y Geográficas*, 12, p. 177-190.
- NAUMAN, A. K. (2000), *The Career of Doña Inés de Suárez. The First European Woman in Chile*, Lewiston, The Edwin Mellen Press.
- OLIVERO, S. (2007), «Inés Suárez, una intrépida extremeña a la conquista de Chile», *XXXVI Coloquio Histórico de Extremadura*. Edition digitale.
- PARELLO, V. (1999), «El modelo sociológico del hidalgo cristiano viejo en la España moderna», *Hispania Sacra*, 51, p. 211-226.
- REDONDO, A. (1986), «La religion populaire espagnole au XVIe siècle: un terrain d'affrontement», in *Actas del coloquio celebrado en la Casa de Velázquez en 1983*, Madrid, CVZ, p. 329-369.
- SANTA CRUZ, L. (1978), «La mujer en el reino de Chile vista por cronistas y viajeros», in Lucía Santa Cruz (éd.), *Tres ensayos sobre la mujer chilena*, Santiago, Editorial Universitaria, p. 13-52.

- TELLE, E. V. (1954), *Erasme et le 7ème sacrement*, Genève, Droz.
- VEGA, C. (2003), *Conquistadoras. Mujeres heroicas de la Conquista de América*, Jeffersonville, McFarland Publishers.